

Quelle image Hugo a-t-il donnée du roi et de la noblesse espagnole dans les trois premiers actes ?

Le drame romantique s'inscrit délibérément dans une période historique précise, qui permet à l'auteur de multiplier les effets de couleur locale, mais aussi de proposer au spectateur des éléments de réflexion.

Victor Hugo a situé *Ruy Blas* vers 1695, "au moment où une monarchie va s'écrouler", ainsi qu'il le dit lui-même dans sa préface; cette décadence frappe la noblesse, qui "tend à se dissoudre", et la personne même du roi Charles II.

Une analyse des trois premiers actes de la pièce permet de préciser les intentions de Hugo : dans le cadre splendide d'un palais, le spectateur voit des grands d'Espagne se comporter d'une manière indigne, alors que le roi, absent, se livre au plaisir de la chasse.

"Une partie des gentilshommes, la moins honnête et la moins généreuse, reste à la cour", écrit Hugo. Le luxe des palais charme les yeux, et la splendeur des costumes flatte la vanité. Le rideau se lève au premier acte sur "le salon de Danaé", et l'allusion mythologique a valeur de symbole : on sait, en effet, que Danaé a été séduite par Zeus qui a pris la forme d'une pluie d'or. Le décor de la vie quotidienne multiplie les signes d'une richesse ostentatoire, qu'il s'agisse de "l'ameublement magnifique dans le goût demi-flamand du temps de Philippe IV", ou des costumes de velours noir, des manteaux de velours brodés d'or, des pourpoints élégants, des chapeaux à plumes blanches.

Les nobles sont fiers de leur nom, et peuvent suivre fort loin les branches de leur arbre généalogique ; Don Salluste a soin de rappeler sa parenté avec Don César : "Nous avons pour ancêtre Iniguez d'Iviza" (v. 535), et le marquis de Santa-Cruz réplique aussitôt : "S'il est votre cousin, il est aussi le mien" (v. 548). Ceux qui appartiennent à cette caste n'ont que mépris pour les roturiers ; don Salluste dira à son laquais : "De vous autres, mon cher, on fait tout ce qu'on veut" (v. 1423).

Les liens de famille établissent les complicités les plus sûres : on échange des faveurs, on se "pousse" - comme le fait Santa-Cruz pour Ruy Blas, qu'il prend pour son cousin Don César. Ce ne sont plus les mérites qui permettent d'arriver aux places, mais le népotisme.

Le passé est figé par une étiquette stricte ; Hugo rappelle que les grands ont le droit de se tenir devant le roi la tête couverte, que le passage de la reine donne lieu à une cérémonie : "Les seigneurs s'échelonnent près de la porte, des gardes font la haie". Le vieux comte d'Oñate, Don Guritan, est même resté fidèle à la pratique du duel - ce qui permet à Hugo de parodier Corneille. On sent bien que la noblesse ne s'intéresse pas à l'évolution du monde - sauf pour en tirer des profits personnels ; tout comme le marquis de Santa-Cruz, elle est "aveugle", et se laisse prendre au piège des apparences.

Don Salluste et don César incarnent les deux voies que la noblesse peut choisir dans ce crépuscule d'une monarchie. Pour les uns, en effet, et don Salluste ainsi que les ministres sont de ceux-là, "il faut s'enrichir, s'agrandir, et profiter des circonstances". Ambition, cupidité, égoïsme féroce se partagent ces âmes viles, insoucieuses du bien public, écrasant le peuple d'impôts qui vont grossir des trésors privés, alors que la guerre menace, à l'extérieur, et que les brigands font la loi dans

le pays. La fameuse tirade de Ruy Blas brosse le tableau d'une Espagne plongée dans l'anarchie, dévorée par ceux qui devraient avoir le souci de sa grandeur.

Don César est d'une autre trempe, car il a conservé le panache de la noblesse, et il fuit toutes les compromissions. Il représente les aristocrates qui recherchent les plaisirs, les gentilshommes qui se ruinent dans une vie fastueuse, comme Don Salluste sait l'évoquer :

"Tous les soirs danse et fête au vivier d'Apollo,
Et cent musiciens faisant rage sur l'eau !
A tous moments, galas, masques, concerts, fredaines,
Eblouissant Madrid de visions soudaines !"

La ruine est au bout de ce chemin, aussi stérile que le premier en ce qui concerne le bien public ; la condamnation de la noblesse est donc totale, et Hugo nous a présenté deux visages opposés, mais de même origine, l'un hideux et l'autre sympathique, mais également rejetés, par la morale et par l'histoire. Une classe parasite doit s'effacer du devant de la scène...

Le roi Charles II a offert à Hugo une des antithèses qu'il appréciait tant ; le monarque possède en effet toutes les apparences du pouvoir absolu - sans en avoir la moindre réalité, qu'il s'agisse de sa vie publique ou de sa vie privée : le roi ne peut empêcher le pillage de l'Espagne, le mari ne sait pas se faire aimer de sa femme.

Ruy Blas nous le dépeint comme un tyran inhumain "qui peut faire tomber nos deux têtes d'un signe", mais aussi comme un "imbécile", un "sot", "vieux à trente ans". Ce personnage n'est pas à la hauteur de sa fonction. Privé de volonté, incapable d'agir, il semble avoir "abdiqué", ainsi que le dit un ministre. Hugo a eu l'habileté de mettre en scène le vide du pouvoir en faisant du roi un personnage absent, une sorte de "fantôme" (le mot est de Ruy Blas), loin du palais, loin de sa femme, loin des affaires... Le "grand portrait en pied" de Charles II, que le spectateur voit au début de l'acte II, ainsi que le "grand fauteuil recouvert de drap d'or", qui reste vide tout au long de l'acte III soulignent l'éloignement physique du personnage, que Ruy Blas remplace avantageusement: c'est l'ancien laquais qui écrit des lettres enflammées à la reine, c'est lui encore qui ose interrompre les ministres occupés à dépecer l'Espagne. Le roi, dans les mêmes circonstances, n'envoie qu'une lettre insipide à son épouse, ou se tait, enfermé dans le "réduit obscur" qui permet d'espionner les conseillers indignes.

Ainsi donc, Hugo a décrit la fin d'un empire, tout comme il avait montré l'avènement de Charles Quint dans un autre drame : "Dans *Hernani*, le soleil de la maison d'Autriche se lève; dans *Ruy Blas*, il se couche". Il serait même tentant de voir dans Ruy Blas l'incarnation du peuple, l'annonciateur des révolutions à venir ; n'oublions pas cependant que Ruy Blas ne peut parler que sous le masque de Don César, qu'il souffre de n'être qu'un laquais, en reprenant à son compte les préjugés aristocratiques. La véritable source de l'énergie de Ruy Blas ne se trouve d'ailleurs pas dans l'indignation politique, mais dans son amour, auquel tout le reste est subordonné; il avouera à la femme qu'il aime: "pour vous sauver je sauverais le monde".

M. PARPÈRE